

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da... Istanbul

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 216-220

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saluti da ...*

par *Giuseppe Biscossa*

## *Istanbul*

Istanbul, le ...

Chère Edy,

Cette nuit de pleine lune en Asie, tu aurais dû la vivre toi aussi. Ici, à Istanbul, le voyage de l'Europe à l'Asie est comparable à ce qui se passe pour toi, lorsque tu prends le tram pour la banlieue ou, mieux encore, le vapeur pour Campione. On va en Asie sur un bateau à moteur. Au bar de cette embarcation trapue, on boit — plus exactement on mange — un délicieux café turc, on écoute de la musique, on regarde les lumières de la grande cité impériale : tu es en Asie.

Asie Mineure, certes ! Mais si tu y viens une nuit de pleine lune, comme il m'est arrivé ce soir, alors Üsküdar, le rivage asiatique d'Istanbul, sera déjà la Grande Asie, l'Inde, la Chine, le Siam, le Japon. Oh ! non ! ne va pas croire que ce soit la rencontre habituelle de races qu'on trouve dans les centres cosmopolites ! Istanbul, déjà quand on l'appelait Constantinople ou Byzance, a toujours dévoré les races. Tu t'aperçois que tu es à un carrefour du globe, non pas parce que tu vois un tourbillon de costumes bariolés et de coutumes diverses (Istanbul n'est relativement pas une métropole d'une vivacité folklorique spéciale). Et ce n'est

pas davantage parce que le commerce transporterait sur la Corne d'Or des lambeaux de terres lointaines ; non, c'est par les yeux des gens que tu t'en aperçois.

Tu rencontres, dans les rues, les regards de toute l'humanité : des regards qui proviennent des profonds abîmes de l'atavisme, fleurs de sang qui débouchent inconsciemment à l'air. Tu trouves l'Arménien persécuté pour son christianisme, dans les yeux sévères du douanier, qui soudain se teintent d'effroi et d'angoisse.

On découvre dans la lycéenne revenant d'un voyage d'étude en Amérique, la jeune fille qui, à l'ombre de la tente d'une tribu arabe, était en train de regarder le feu nocturne qu'elle n'osait approcher dans l'étrange angoisse de son cœur ignorant.

Je veux justement te parler, aujourd'hui, d'une de ces jeunes filles. Mais, auparavant, laisse-moi te décrire cette pleine lune en Asie, dont je viens de sortir comme d'un rêve comblé d'images exotiques. Oh ! non ! ce ne sont même pas des images, mais plutôt des échos, des parfums, des allusions !

A Scutari d'Asie, — que les républiques maritimes italiennes avaient appelé Üsküdar (la Turquie et l'Asie Mineure sont constellées par des noms de notre langue), — tout d'abord, je n'ai même pas rencontré ces regards d'autres terres. Je n'ai vu que des maisons, des routes, la pleine lune. Et pourtant, c'est comme si j'avais accompagné Marco Polo dans son voyage réel et fabuleux, comme si je revenais d'une vie passée en Asie.

L'Asie des harems, par exemple.

Je cheminai, un peu absorbé et un peu inquiet, parmi les maisonnettes de bois de la petite ville d'Asie. J'étais absorbé par cette calme lumière qui filtrait beaucoup plus des parois elles-mêmes que des fenêtres sur lesquelles on avait tiré des rideaux aux dessins fantastiques, comme si ces parois étaient en parchemin ainsi qu'au Japon les cloisons internes des maisons. Inquiet, je ne sais pourquoi. Avoir vécu pendant des années dans une Europe où l'on tuait les gens beaucoup plus dans le dos qu'en face, m'a laissé le sens de l'agression par derrière, le sentiment d'être sous la visée d'un regard qui effleure la nuque. Cette nuit, à Scutari d'Asie,

le sentiment d'être épié, poursuivi par des yeux cachés dans le noir, je l'éprouvais précisément comme le canon froid et lisse d'un fusil.

Je regardai ensuite plus haut : les embrasures des fenêtres paraissaient ciselées dans la nuit. Les maisons devenaient des lampions suspendus sur la colline, loin, loin, jusqu'au Bosphore, pour célébrer la pleine lune. Et je vis les rideaux se refermer en hâte, tirés par des mains invisibles, mains dont la légèreté et l'agilité avaient quelque chose de félin. Intrigué par ce jeu, j'appris à le prévenir. Je continuai donc ma promenade, la tête ostensiblement tournée vers la lune, vers la grande et belle lune d'Orient qui envahissait le gond entre les deux glorieux continents et tirait de l'obscurité de Constantinople l'héritage des millénaires. Je m'avançai donc, feignant de n'avoir d'yeux que pour cet astre dilaté dans cette heure chaude de la nuit, puis, subitement, je tournai la tête vers la fenêtre d'où me semblait venir cette impression confuse d'agression dans le dos et j'en découvris la cause par surprise : deux yeux de femme lançant des éclairs, exactement comme l'acier trempé des armes, et pourtant effarés.

En Turquie, il n'existe plus de harems : ils furent supprimés par la révolution occidentaliste d'Atatürk. Cependant, ils persistent encore dans le sang des filles, des petites-filles, des arrière-petites-filles de celles qui y furent recluses. Une fois abolie la grille dans les maisons où elles étaient rassemblées au temps des Sultans, une fois les voiles arrachés de leurs visages mélancoliques, les femmes d'Asie sont restées volontairement captives d'un rideau.

Cette nuit, à Scutari, personne n'aurait empêché ces femmes, dans la tiédeur parfumée qui caressait la colline, de se tenir à leur fenêtre pour regarder en bas dans la rue et sourire peut-être de l'embarras de l'étranger qui cherchait les rares lampadaires au coin des rues afin de s'orienter dans les passages, les ruelles ténébreuses. Ainsi agissent, chez vous, les Tessinoises : tu le fais sûrement toi aussi, Edy, dans ta belle maison, sur le coteau préalpin, lorsque le temps est doux...

Au contraire, dans le cœur de ces femmes montaient, de la profondeur des siècles, la souffrance et la joie de

la soumission : leur destin dans la tribu. Ce rideau derrière lequel on jouait à cache-cache pour regarder à la dérobée ce qui, il y a des dizaines d'années, était parfaitement licite de regarder, tranquillement, sans aucun motif de honte, était comme l'anneau de cuir au poignet de l'esclave, comme la ceinture de cuivre travaillé autour de sa taille : chose qu'on hait, qu'on cherche à s'enlever, et qu'on finit par aimer.

Me voici dans mon hôtel, tandis que, de loin, porté par le vent, me vient le bruit du Bazar, le grand marché couvert où tu trouves les choses les plus étranges et les plus merveilleuses. Je pense, Edy, à ce que tu m'as écrit : « Comment résumerais-tu, Marcello, en une demi-page de lettre, ce qu'il y a de plus caractéristique à Istanbul ? ». Ta demande m'embarrasse, je te l'avoue, car Istanbul, c'est trois villes en une : Istanbul, Constantinople et Byzance, — plus une tente et une piste de caravanes : ce qui m'aide à te répondre, pourtant, c'est d'avoir vécu en Asie cette nuit de pleine lune et d'avoir connu l'étudiante dont je te parlais au début de ma lettre.

Cette étudiante, tu aurais pu la prendre pour une Américaine du Nord ou même pour une Anglaise, dégoûtée de vivoter dans un collège et que ses parents auraient envoyée de par le monde justement pour « s'émanciper ». Elle parlait couramment l'anglais, le français, l'espagnol, un peu l'italien et l'allemand. Sportive, sûre d'elle-même, parfois légèrement agressive, toujours avide de la vie... la vraie jeune fille moderne !

Nous liâmes amitié dans un « dolmùs », un de ces étranges taxis affreusement bon marché, qui suivent des itinéraires fixes et ont pour principe : le plus de monde possible. En bonne camarade, elle se fit mon guide pour la visite de la cité.

Pour te dire quelle espèce de fille c'était, chaque fois que j'observais une de ses attitudes, un de ses regards, une inflexion de sa voix qui pût trahir l'intime de son cœur et que je le lui disais, la meilleure expression qui me venait à l'esprit pour la qualifier était celle de « canaille ». Elle ne voulait pas être observée, ni dévoiler son intimité. Au fond d'elle-même, remarquai-je, il y avait un abîme.

Elle me fit voir la fontaine d'Ahmed III, témoin en marbre de l'Ere des Tulipes (1718-1730), la Renaissance ottomane. Elle me lut dans sa langue et me traduisit les derniers vers composés par le Sultan dont la fontaine porte le nom, vers écrits en lettres d'or poli sur la façade principale :

« L'onde qui coule de cette fontaine  
te fait connaître le jour  
où fut terminé ce monument.  
Incline-toi vers cette bouche  
(grâces soient rendues à Dieu !),  
étanche ta soif en bénissant  
Ahmed Khan, troisième de ce nom. »

Elle ne lut pas tout à haute voix, mon étudiante désinvolte et agressive, presque américaine. Elle ne m'appela pas « canaille », même si je restais à l'observer, bouche bée. Ainsi, tout à coup, sans défense, découverte dans son secret, épuisée et étrangement heureuse de l'être, devant cette eau qui la mouillait du clapotis de son courant paisible...

Elle me dit seulement, avec une voix doucement égarée : « L'eau me fait souvent cet effet. Je viens d'une antique tribu arabe. Mes ancêtres ont dû avoir eu beaucoup soif dans le désert... »

Elle plongea lentement les mains, puis les bras, dans l'eau. Ses yeux furent traversés par un frisson de joie sauvage, puis se remplirent d'une langueur infinie. Oublieuse de tout ce qui n'était pas le soleil du désert brûlant son sang, elle murmura :

« ... c'est beau, pouvoir se mouiller ainsi ! »

Voilà Edy : Istanbul, c'est cela. Une cité dont tu vois les vêtements, désormais occidentaux, la peau, mais non ce qu'elle est en réalité. Cela tu dois le chercher dans son sang, où est caché le secret — l'impétuosité, la passion, l'espérance, la douleur — des grandes migrations des peuples qui ont construit cette ville et qui s'y sont consumés.

C'est la cité des souvenirs inconscients.

Excuse-moi si je ne sais pas te donner une meilleure définition.

Souviens-toi de ton ami.

MARCELLO